

# Hélène Gestern

555



folio



COLLECTION FOLIO



Hélène Gestern

555

Gallimard

© Éditions Arléa, 2022.

*Couverture : Illustration © Constance Clavel.*

Hélène Gestern vit et travaille à Nancy. Elle est l'auteur de plusieurs livres parus aux Éditions Arléa, notamment *Eux sur la photo* (2011), *L'odeur de la forêt* (2016), *Un vertige* (2017), *L'eau qui dort* (2018) et *555* (2022, Grand Prix RTL-Lire Magazine littéraire 2022 et prix Relay des voyageurs-lecteurs 2022).



*Pour Cristina*



## Grégoire Coblençe, 1

Le velours vert forêt s'est décollé dans un bruit de déchirure. Il était fendu en son centre, râpé jusqu'à la trame. Avant de le soulever, j'avais dû ôter un par un les clous qui le retenaient, si vieux que leur tête s'effritait sous la tenaille. Puis j'avais poursuivi la découpe avec un bistouri de chirurgien, prenant garde de ne pas entailler les rebords auxquels l'étoffe était fixée.

Le tissu, en s'écartant, avait libéré une odeur douce et poussiéreuse. Première surprise : le bois du fond de l'étui était en excellent état. Il était formé d'une mince planche de chêne aux veines puissantes – d'ordinaire, on les choisissait plutôt en sapin –, vierge de moisissures et de vermoulures. Deuxième surprise : un fascicule cartonné, plié en deux, gisait sous la doublure.

J'ai scruté l'ensemble avec attention. Cet étui avait au moins cent ans. C'était une caisse de bois aux angles marqués, sans les rembourrages sophistiqués et les formes arrondies des étuis contemporains. Il était tapissé en son fond et

sur ses bords d'une épaisse couche de velours aujourd'hui mangée aux mites. Le frottement du textile, pendant des décennies, avait déteint sur les fibres, dessinant, comme par décalcomanie, le contour du violoncelle qu'il avait abrité.

J'ai d'abord ôté le cahier, en prenant mille précautions. Puis scruté le fond. Passer la main à l'emplacement où on avait déposé le cahier m'a révélé l'existence d'une discrète dénivellation : une sorte de logement, pas plus de deux centimètres d'épaisseur, ménagé dans le plancher de l'étui. Il avait été creusé avec tant de soin qu'il était invisible à l'œil nu. Sans une légère différence de coloration sur ses rebords, je ne l'aurais peut-être pas remarqué.

Au milieu des lambeaux du tissu, on pouvait voir les restes d'une ancienne fermeture à glissière. C'est par là qu'on avait dû, en son temps, glisser le cahier.

J'aurais pu, et certainement dû, m'arrêter là. Poncer, aspirer, nettoyer et garnir l'étui avec un revêtement neuf. Cependant il y avait ce cahier, surgi du ventre de l'instrument, et la curiosité qu'il m'inspirait. Le dispositif qui l'avait hébergé m'intriguait tout autant : si je remplaçais les pages là où je les avais trouvées, la nouvelle doublure les rendrait inaccessibles.

Après tout, je ne risquais rien à jeter un coup d'œil à ce fascicule gris avant de le rendre à son propriétaire.

Ce qu'on avait inséré, fourré devrais-je dire, vu la pliure médiane, était une mince brochure

de quatre pages, protégée par une couverture cartonnée. Le vert du tissu n'avait pas déteint sur elle. Mais le carton était fané, presque friable. Quand je l'ai déplié, des grains de poussière ont dansé dans le soleil.

J'ai reconnu immédiatement les lignes qui réglaient les pages et les notes qui s'y accrochaient en zigzag. C'était une partition.

Il n'est pas rare qu'on tombe sur des objets dans les étuis des instruments, surtout quand les doublures sont anciennes : une clé, un ticket de métro, une vieille photo. Et même, une fois, un deuxième téléphone dans un rembourrage, celui d'un mari ou d'une femme infidèle, avais-je supposé. Sauf qu'en général, ils sont coincés, tombés dans un pli ou glissés dans une poche *ad hoc*, pas dissimulés dans le coffrage.

La partition était manuscrite.

Le propriétaire de l'instrument savait-il qu'elle se trouvait là ? À qui appartenait ce violoncelle, au fait ? Pas d'étiquette ni d'initiales dans l'étui : il faudrait que je pose la question à Giancarlo.

J'ai poussé le cahier dans un coin et j'ai continué le dépeçage du tissu, en m'attaquant cette fois au couvercle. Il était orné d'une pièce de marqueterie de toute beauté, incrusté de nacre et de palissandre : ses arêtes étaient bordées de motifs en laiton et en cuir repoussé. À l'intérieur, malgré son état d'usure, le velours était solidement fixé : de la belle ouvrage. Il m'a fallu plus de deux heures pour en venir à bout.

Quand j'ai relevé les yeux, il était midi et demi. Je me suis interrompu et j'ai passé mes mains pleines de bouloches vertes sous l'eau savonneuse. Dans une autre vie, c'est l'heure où j'aurais regardé mon téléphone, pour voir si par hasard Flo ne m'avait pas laissé de message. Mais cela fait longtemps que je me suis interdit ce geste. Parce que continuer à espérer quelque chose qui n'arrivera plus est la meilleure manière de se rendre fou.

## Giancarlo Albizon, 1

J'ai entendu Grégoire toquer au carreau. Presque une heure moins le quart. Vu mon retard, j'avais pensé sauter le déjeuner. Mais mon ami a toqué une deuxième fois. Il tenait à la main un cahier gris qu'il a désigné de l'index. Je lui ai fait signe que j'arrivais.

J'ai attrapé mon manteau et mes gants sur la patère. Il fait un froid de canard cette année. Malgré les mitaines et la chaudière de l'atelier qui tourne à plein régime, le bout de mes doigts est engourdi, attaqué par les crevasses.

Arrivés à la brasserie, Grégoire et moi nous sommes installés à « notre » table. Les odeurs qui montaient de la cuisine nous chatouillaient les narines ; le brouhaha et la chaleur faisaient du bien. Paulette nous a proposé le plat du jour, une fricassée de poulet. Va pour la fricassée. Son restaurant, succulent et pas cher, sert de cantine à une partie du quartier.

Grégoire avait posé sur la table un cahier poussiéreux.

— Regarde.

J'ai sorti mes lunettes, feuilleté le document. C'était une partition. Elle n'avait pas l'air neuve. J'ai déchiffré les premières mesures. Une sonate. Pour clavecin, *per gravicembalo*, c'était écrit en haut à gauche.

— D'où tu sors ça ?

— De l'étui à violoncelle, celui avec la doublure verte. Il est à qui ? a demandé Grégoire.

— À Marin Le Guern. La partition était dedans ?

— Oui, cachée sous la doublure. Si je n'avais pas été obligé de la défaire, je ne l'aurais jamais remarquée.

Je n'écoutais Grégoire que d'une oreille. Les musiciens fourrent n'importe quoi dans les étuis de leurs instruments, alors pourquoi pas une partition ? C'était même assez logique. Les crampes de faim, réveillées par les odeurs de steak-frites à la table voisine, me rendaient impatient et nerveux. Mais aussi – mais surtout – le coup de fil de Budzynski reçu quelques heures plus tôt.

Quand Paulette est arrivée avec les assiettes, j'ai repoussé le cahier sur le bord de la table. Devant notre plat de poulet-champignons, Grégoire et moi avons récapitulé les affaires courantes : les commandes du mois, un fournisseur de bois slovène dont un confrère m'avait montré les échantillons, un orchestre et un théâtre en retard de paiement, les charges sociales qui n'arrêtent pas d'augmenter.

À vrai dire, c'est surtout moi qui ai parlé. Grégoire n'a jamais été bavard, et depuis le départ de Flo, ça ne s'est pas arrangé. L'an dernier, il m'a fait peur, avec ses kilos en moins et sa tête de déterré. Mais depuis quelque temps, on dirait que ça va mieux.

C'est lui qui a remis la question de la partition sur le tapis, quand les cafés sont arrivés.

— Je me demande comment elle a atterri là. Elle doit avoir de la valeur...

J'ai poussé la tasse, chassé les miettes de pain, repris les feuilletts. La partition était écrite à la plume, d'une écriture ronde, sans fioritures ni surcharges. Il s'agissait certainement d'une copie, parfaitement lisible. Sur la première portée : « Sonata del Sig<sup>f</sup> D.S. ». Elle datait du quoi ? XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècle ? Grégoire avait raison, c'était peut-être une rareté. Mais si le document était précieux, pourquoi Le Guern l'avait-il laissé traîner là ? Est-ce que lui-même ignorait sa présence à cet endroit ? Je me suis rappelé le moment où il m'avait apporté ce bel étui de bois, aux formes carrées, si vieillottes, si inhabituelles. Ce n'était pas celui dans lequel il transportait son violoncelle d'ordinaire. Il m'avait dit quelque chose à son propos, malheureusement impossible de me souvenir quoi, sinon que ça avait à voir avec l'achat de l'instrument. Je connais bien ce violoncelle : un beau Vuillaume de 1857, qui a eu le temps de passer entre pas mal de mains depuis cent cinquante

ans. Mais cela ne signifiait pas que l'étui ait été le sien depuis le début.

Et une partition pour clavecin cachée dans un étui pour instrument à cordes, ça ne tombe pas sous le sens, non plus.

Marin Le Guern nous faisait-il passer un vilain test, comme ceux qui laissent traîner de l'argent sous le nez de leur femme de ménage ? Ça m'aurait étonné de lui, mais allez savoir comment sont les gens... Peut-être qu'il valait mieux remettre le cahier dans la doublure sans rien dire. Je suis luthier, moi, pas musicologue. Et j'ai assez de soucis comme ça pour le moment.

Grégoire, à qui j'avais fait part de mes réflexions, avait l'air de plus en plus pensif.

— Tu n'as pas envie de savoir à quoi elle ressemble ?

— Quoi donc ?

— La sonate.

À vrai dire, non. Dans trois jours, je recevrais le violon de Pierre Zamacoïs pour sa révision annuelle. Je me fichais comme d'une guigne de cette vieille pièce de musique surgie de nulle part. Elle n'était sans doute que l'œuvre obscure d'un amateur ou d'un compositeur inconnu. Des sonates comme celle-ci, on en avait écrit des milliers... Je reconnais que je suis partial. Je n'aime guère le clavecin, avec ses cordes pincées et sa sonorité aigrette. Je lui préfère, et de loin, la complexité du violoncelle, son amplitude et ses puissants harmoniques.

Grégoire, qui ne déchiffre pas la musique, doit s'imaginer qu'on a mis la main sur une pièce extraordinaire. Il est comme ça, mon associé : un rêveur, un inconditionnel qui voit toujours la musique plus belle qu'elle n'est. Il a demandé :

— Quand est-ce que ton client vient reprendre l'instrument ?

— Lundi prochain.

— Tu crois que je pourrais essayer de faire jouer la partition ?

Je l'ai regardé, perplexe.

— Pour quoi faire ? Et par qui ?

— Je suis curieux. C'est peut-être une belle pièce.

— Tu te donnes bien du mal pour pas grand-chose. Mets plutôt un disque.

L'intérêt de Grégoire pour ce cahier poussièreux m'étonnait de plus en plus. Et soudain, j'ai fait le lien. Sonate, clavecin, Romain, Flo. Je m'étais trompé. Non, il n'en avait pas fini avec cette histoire. Il la poursuivait autrement, c'est tout. En même temps, il était si rare qu'il ait montré de l'intérêt pour quoi que ce soit ces derniers mois... Je m'en suis voulu de le décourager. J'ai demandé :

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

Il m'a regardé. Un regard doux, fatigué. Une fois de plus, je me suis senti coupable, me demandant dans quelle mesure j'étais comptable de sa douleur, moi qui n'avais rien fait pour empêcher ce qui était arrivé. C'était même tout le contraire. Mon ami a dit :

— Va savoir, on va peut-être tomber sur un chef-d'œuvre.

J'en doutais. Mais j'ai hoché la tête et nous avons réclamé l'addition. Addition que je l'ai, assez lâchement, laissé régler.

## Manig Terzian, 1

Si le luthier de ma compagne n'avait pas insisté, jamais je n'aurais reçu ce Grégoire je-ne-sais-plus-comment. Mais difficile de refuser un service à un homme aussi précieux que Giancarlo Albizon. J'ai casé le rendez-vous dimanche, entre une *master class* à Paris et le concert de Berlin, sans trop avoir compris de quoi il s'agissait. Une histoire de partition inconnue à déchiffrer – comme si je n'avais que ça à faire. Enfin, le luthier m'a suffisamment intriguée – et il a surtout suffisamment harcelé Madeleine – pour que je me laisse fléchir.

Il a sonné à six heures pile. Un bon point pour lui, mon visiteur était ponctuel. Je ne sais pas à quoi je m'attendais en ouvrant la porte, mais pas à ce grand gaillard qui doit faire pas loin de deux mètres, avec sa crinière épaisse et sa barbe de trois jours. Il paraît qu'il est menuisier, restaurateur d'objets anciens : je l'aurais plutôt imaginé déménageur. Albizon l'accompagnait. Lui, je l'avais déjà vu, quand il était passé examiner

en urgence le violoncelle de Madeleine. Il n'était déjà pas grand, mais à côté de son comparse, il avait l'air d'un nabot. Je les ai invités à entrer. Le menuisier me regardait bizarrement. Il donnait l'impression de ne pas savoir quoi faire de sa carcasse. Des mains d'étrangleur et des yeux de chien battu.

Je les ai conduits directement au salon de musique : deux pièces contiguës qui n'en font qu'une, une fois les portes battantes ouvertes. Soixante-dix mètres carrés, insonorisés, pour répéter. Un luxe inouï en plein Paris. Mais on ne l'a pas volé. Madeleine et moi n'y avons rien installé d'autre que nos instruments : mon clavecin, mon clavicorde, son violoncelle, et depuis peu, le quart de queue d'Alice. Notre salle de répétition reçoit le soleil le matin entre neuf et treize heures et je la surnomme « le petit baigne ». C'est là que ma compagne et moi travaillons à tour de rôle depuis près de trente ans. Car être musicien, avant d'affronter la scène, les feux de la rampe, le public, c'est cela, avant tout : s'asseoir devant son instrument, aligner les notes pendant des heures, chaque jour, chaque semaine que Dieu fait, et nourrir l'illusion de toucher, de temps en temps, à une éphémère perfection.

Souvent, je me dis que je n'en peux plus. Madeleine, pareil. Même si dix ans nous séparent, nous sommes l'une comme l'autre passées à côté de notre jeunesse, de notre vie. Peu de loisirs. Des séparations forcées presque

chaque semaine. Des vacances au compte-gouttes et une vie en pointillé, réglée par la pression des concerts.

Notre plus grand sacrifice, ç'a été les enfants. Pourtant, on en avait envie, elle comme moi. Dans les années 1980, on ne parlait pas encore d'insémination, de lois. Mais on avait des amis hommes, et ils étaient prêts à nous aider. J'aurais fait cette concession sans hésiter, pour les besoins de la cause. Mais – et je ne sais toujours pas si je dois m'en réjouir ou le regretter – la lucidité l'a emporté. Où aurions-nous trouvé le temps, la patience, la disponibilité pour élever des bébés avec ce métier qui nous rongait et les heures que nous passions dans les gares et les aéroports ? Heureusement, il y a eu Alice...

Aujourd'hui, avec ma compagne, nous atteignons l'âge où les gens ont envie de jouir en paix des années qui leur restent, de réaliser leurs rêves avant qu'il soit trop tard. Ils se reposent, profitent de la vie, quelque part à Nice ou sur la côte bretonne. Au lieu de cela, Madeleine et moi continuons à nous croiser dans des hôtels, ou à Paris entre deux avions. Si j'ai dû me résoudre à ralentir le rythme, elle continue sans mollir. Nous ne devons pas prendre plus de soixante petits déjeuners ensemble par an, et nos nuits partagées ne sont pas plus nombreuses. Pourtant, nous serions incapables de vivre autrement.

Je me rends compte que le luthier me parle, que je ne l'écoute plus. Pendant que je rêvassais,

Grégoire, le menuisier, a sorti la fameuse partition de son sac.

Dès le premier coup d'œil, j'ai été intriguée : format d'époque, manuscrite. Elle a été pliée dans le sens de la longueur. Le papier, en parfait état, était ancien, fané, doux au toucher. J'ai lu la dédicace, les premières mesures. Mon étonnement s'est mué en perplexité. J'ai examiné la graphie : sobre, une notation minimaliste, presque pas d'ornements... Était-ce possible ? J'ai fermé les yeux un instant pour tenter de me rappeler, mais je n'avais jamais vu que des copies.

À l'issue de ma lecture, j'ai posé la partition sur le pupitre, aussi délicatement que j'ai pu. Ils n'avaient pas l'air de comprendre, les deux gaillards qui patientaient dans mon salon, qu'ils m'avaient mis entre les mains un original qui datait d'au moins trois ou quatre siècles. Cette fois, ma curiosité était piquée.

Après quelques secondes de concentration, j'ai entamé l'exécution de la sonate. Je l'avais su dès la lecture des premières notes : jamais je n'avais entendu cette pièce, ni au disque, ni en concert. Mais en déchiffrant les mesures, j'avais l'impression de connaître par avance ses rythmes, ses cadences. Je reconnaissais le mélange d'allégresse et d'angoisse si caractéristique qui imprègne l'œuvre d'un homme que je joue depuis plus de quatre décennies.

C'était une pièce particulièrement complexe dans son écriture : elle commençait par un tétracorde descendant, si typique des rythmes

de séguedilles, se poursuivait par une cascade de suites ascendantes, de plus en plus rapides, illuminées par les trilles. Les arpèges qui se multipliaient à la fin m'ont fait trébucher plusieurs fois. Mais je m'en fichais. Dès que j'ai eu terminé, oubliant les deux hommes, je n'ai pas pu m'empêcher de recommencer du début. J'étais stupéfaite. Faire renaître une œuvre est toujours un moment exceptionnel, mais celle-là... Était-ce bien lui, comme j'en avais la fulgurante intuition, qui l'avait écrite ? Quand avait-elle résonné pour la dernière fois ? Était-ce sous les doigts de sa royale interprète, qui l'avait exécutée dans un salon espagnol ou portugais ? Avait-elle même été donnée un jour en public ? Ou n'avait-elle vécu que sous ses doigts à lui, qui l'avait composée dans le secret d'un appartement sévillan, au milieu de la nuit, alors que ses enfants étaient abandonnés au sommeil ? Je n'ai pas l'expertise technique de Sandro, mais comment écarter l'hypothèse ?

Lorsque j'ai réussi à détacher mes yeux de la partition, Madeleine se tenait à la porte du salon. Le menuisier avait quitté son air attristé et me fixait comme une apparition. Il a ouvert la bouche pour la première fois depuis qu'il était entré dans l'appartement.

— Ça ressemble à une sonate de Scarlatti, non ?



## Rodolphe Luzin-Farge, 1

À la place des croissants et du pain frais, des tartines molles et des pancakes qui dégoulinent de beurre industriel. On est aux États-Unis, certes, mais l'université aurait pu faire un effort, et me trouver un peu mieux que ces résidences ordinaires pour doctorants et *visiting fellows*... Je suis à Cambridge, près de Boston, à Harvard, très exactement, pour un cycle d'enseignement de quinze jours au département de musicologie. Je déteste les États-Unis, surtout depuis qu'ils ont élu ce débile comme président. Je hais leurs aéroports, leurs voitures trop grosses et leur anglais mâchouillé qui m'écorche les oreilles. Et, pour couronner le tout, j'abhorre la nourriture américaine. Mais pas question de dire non. D'une part, l'université me paye une fortune, rapportée à mon salaire minable en France, de l'autre, la moitié de mes collègues de la Sorbonne crèverait d'envie d'être à ma place.

Je mettrai à profit mon séjour américain pour me rendre à Penn State. J'ai un ou deux

détails à vérifier dans leurs archives. Cela fait plusieurs années, maintenant, que je demande le déclenchement d'une réédition de mon ouvrage de référence, qui est épuisé. Mais mon éditeur traîne des pieds. Résultat : je n'ai rien publié de notable depuis mon dernier traité d'analyse, il y a trois ans. Et résultat du résultat, l'autre, Baldassi, commence à me faire de l'ombre.

Pour convaincre Martial qu'une édition révisée s'impose, il me faut des informations neuves. Mais pour l'heure, je n'ai pas grand-chose à me mettre sous la dent. C'est pourquoi, en désespoir de cause, j'ai décidé de reprendre la piste des œuvres inédites, que j'avais abandonnée depuis un moment. Les copies manuscrites de sa musique sont en effet disséminées dans plusieurs pays d'Europe et j'ai, comme beaucoup de mes homologues, la certitude qu'il a écrit plus de pièces pour clavecin que le nombre qu'on lui prête : officiellement, cinq cent cinquante-cinq.

C'est un de mes thésards de la Sorbonne qui a levé le lièvre. Dans un traité de musicologie publié en 1842, il avait repéré la mention d'un organiste vénitien qui aurait bien connu Scarlatti de son vivant ; lequel organiste en aurait parlé dans ses mémoires, restés à l'état manuscrit... Malgré des recherches acharnées dans des centaines de catalogues, je n'avais pas trouvé la moindre trace de ces mémoires, dans aucune bibliothèque. Et pour cause : ils n'ont refait surface qu'un an et demi plus tard, à l'occasion

d'une vente aux enchères. C'est Penn State qui a remporté la mise.

Simon, mon doctorant, a demandé à venir procéder sur place à des vérifications. Mais avant de lui financer une mission, je préfère voir ce qu'il en est de mes propres yeux. Je ne suis pas d'humeur à me faire griller la politesse par un étudiant de troisième cycle.

Car le biographe, jusqu'à preuve du contraire, c'est moi.

Cela dit, j'ai beau m'échiner depuis vingt ans à en collecter la moindre trace, à trois siècles de distance, la vie de Scarlatti demeure pour nous une énigme. On sait finalement peu de choses des cinquante premières années de son existence, à compter de sa naissance à Naples en 1685. L'événement le plus marquant est son premier poste d'organiste et de compositeur de la chapelle royale napolitaine : il le décroche en 1701, alors qu'il n'a que seize ans. Il faut croire que le fils d'Alessandro avait été à bonne école, entre son père, le compositeur, et ses quatre oncles et tantes musiciens ou chanteurs.

Durant les premières années, Domenico n'a composé que sur commande, principalement des opéras. Malheureusement, la quasi-intégralité de la musique écrite durant la première partie de sa vie a été perdue ; quant aux traces de ses années portugaises, entre 1721 et 1729, elles ont été effacées par le tremblement de terre de 1755. Celui-ci a ruiné, en même temps que ses couvents, les bibliothèques et les archives de la

capitale lusitanienne. Je me suis rendu trois fois à Lisbonne, j'ai écumé le moindre lieu susceptible de contenir des témoignages du séjour du musicien. Mais je n'ai rien trouvé de neuf, rigoureusement rien.

Le nomadisme de Scarlatti ne m'a pas facilité la tâche. Non qu'il ait eu une âme de voyageur ; mais, comme tous ceux qui dépendent des mécènes et des rois, il a dû se plier à leurs désirs, vivant d'abord à Naples, puis s'installant à Venise et à Rome avant de rejoindre au Portugal l'infante Maria Barbara, dont il était le maître de musique. Il avait suivi la jeune femme en Espagne, après qu'elle s'était mariée avec Ferdinand VI. C'est dans ce pays, dont il avait adopté la culture et les traditions, qu'il s'est éteint vingt-huit ans plus tard. Une légende persistante affirme également qu'il aurait effectué un voyage à Londres quand il avait trente-cinq ans. Mais il n'en existe aucune preuve : en dépit de plusieurs séjours à Oxford, je n'ai rien pu découvrir de ce côté-là non plus.

Ce qu'on sait avec certitude, en revanche, c'est qu'au cours de l'année 1720, l'année de ce supposé périple outre-Manche, il est devenu le professeur particulier de la souveraine portugaise. Ses contemporains la disaient laide. De fait, les portraits qui nous restent de Maria Barbara de Bragance, malgré le talent des peintres pour adoucir la réalité, sont sévères : l'infante paraît grasse, lippue, flanquée d'un nez trop long et d'un faciès austère. Mais c'était une femme

extraordinairement cultivée, une musicienne surdouée.

Scarlatti avait trente-cinq ans quand il est entré à son service, soixante et onze quand il y est mort. Je ne peux concevoir qu'un homme de l'envergure de Domenico voue la moitié de sa vie à une cour royale simplement pour le pouvoir ou l'argent : je les ai toujours imaginés, Maria Barbara et lui, penchés sur le clavecin, dévorés par une semblable passion pour la musique : celle qu'il écrivait pour elle, celle qu'elle jouait pour lui.

Mais je me casse toujours les dents sur le mystère qui est au cœur de sa vie. À savoir : comment et pourquoi un musicien plutôt conventionnel, asservi à une vie de cour et de mondanités, est devenu à cinquante ans passés un compositeur génial et prolifique, capable de publier en l'espace de cinq brèves années treize volumes de musique, chacun rassemblant trente sonates plus éblouissantes les unes que les autres. Treize volumes dont la somme forme, et je ne suis pas le seul à le penser, l'un des monuments les plus impressionnants que la musique occidentale ait jamais produits.



## Joris De Jonghe, 1

J'ai sursauté quand la pendule a sonné. Six coups. Cela m'arrive de plus en plus souvent, m'assoupir à mon bureau en pleine après-midi. J'ai entendu la porte d'entrée se refermer : comme à l'ordinaire, Magda aura laissé un repas cuisiné sur le plan de travail, que je n'aurai plus qu'à réchauffer. Mais je n'ai pas faim. À la place, je me suis servi un verre de porto et suis allé m'asseoir près du feu. Ce mois de décembre est glacial. L'approche des fêtes le rend plus sinistre encore. Cette année comme la précédente, mes enfants ne me rejoindront pas à Bruges. Piet, qui répugne à voyager avec la petite, restera en Angleterre, et Hannah me rendra visite un peu plus tard, quand elle aura des vacances.

Depuis que leur mère n'est plus là, leurs visites se sont espacées. C'est normal : j'ai été un père absent. En tout cas pas assez présent pour pouvoir me prétendre proche d'eux, et encore moins pour exiger qu'ils accompagnent ma vieillesse. J'ai passé beaucoup de temps à

faire fructifier, d'un côté, l'argent que j'ai reçu en héritage, et de l'autre à le dépenser dans la recherche acharnée de pièces pour mes collections... Mon fils et ma fille ont grandi sans que je m'en aperçoive. Ils ont fait leurs études dans les meilleures universités d'Europe, loin de Bruges. Ni l'un ni l'autre ne sont revenus.

À tort ou à raison, du vivant de Beatrix, j'avais l'illusion d'avoir joué, au moins un peu, mon rôle. Et, pour ma femme, j'ai été moins fantomatique, du moins je l'espère. Même si, aujourd'hui, il m'arrive d'en douter.

Beatrix était mon roc. Elle seule a connu ma vulnérabilité. Elle l'a protégée, respectée. J'ai tout aimé d'elle, sa sensibilité, sa beauté, son incroyable intelligence des êtres. Sa façon affectueuse, mais ferme, de gouverner notre petite famille. Durant mes déplacements, et Dieu sait qu'ils ont été nombreux, sa pensée ne m'a jamais quitté. Depuis qu'elle est partie, mon existence s'effrite comme de la craie. Leucémie, trois ans de traitement, cinq mois de naufrage, vingt-quatre heures d'agonie. Je me rends sur sa tombe chaque semaine et j'y dépose des roses blanches, ses préférées. Nul ne soupçonne la profondeur de mon chagrin, pas même mes enfants. Aux yeux des autres, je suis resté monsieur De Jonghe, collectionneur richissime et intransigeant, dont le nom fait toujours frémir les salles des ventes d'Europe et d'Amérique.

Mais au fond de moi, je n'habite que ma propre dépouille : une enveloppe roide et vide

qui promène son désœuvrement du lever du jour au crépuscule dans une maison déserte, posée au bord d'un canal que traversent en silence les cygnes et les canards.

Je tente de trouver la consolation dans ce mausolée où s'entassent mes collections de livres, de tableaux, d'objets d'art. Mais, dans les faits, je ne quitte guère mon bureau, où je dors sur le sofa, au grand désespoir de Magda. L'idée d'entrer dans la chambre conjugale, de me retourner durant des heures dans le lit où je me suis endormi contre le corps de ma femme pendant quarante-cinq ans ne m'est pas supportable ; pas plus que regarder ses photos, ouvrir sa penderie, sentir son parfum dont ses robes et ses foulards restent imprégnés.

Sur sa coiffeuse, rien n'a été déplacé, pas même une brosse à cheveux. Mais, même si je ne puis plus souffrir la vue de ces objets, il ne me viendrait pas à l'idée de m'en débarrasser. Ce n'est pas par peur d'oublier que je conserve ces reliques : au contraire, la plupart du temps, je voudrais pouvoir ne plus me souvenir.

C'est peine perdue. La pensée de Beatrix est en moi, elle hante mes jours, envahit mes nuits, accompagne le moindre de mes gestes. Lorsqu'elle était auprès de moi, sa présence était une évidence que je ne questionnais jamais. Depuis qu'elle n'est plus là, elle obsède mon présent jusqu'au vertige. Je regrette le temps perdu, les heures que je ne lui ai pas consacrées. Son souvenir chemine à mes côtés, escorte mes

pas, comme une ombre douce, têtue et persistante. Parfois, même, quand Magda n'est pas là, je lui parle à voix haute.

La seule chose que j'arrive encore à faire, c'est prendre ma leçon quotidienne de ténèbres : m'asseoir dans le noir, boire du porto vintage jusqu'à ce que la tête me tourne, pendant que Racha Arodaky ou Manig Terzian font danser sous leurs doigts les sonates de Scarlatti.

Beatrix et moi aimions ces interprètes par-dessus tout.

Beatrix et moi nous nous aimions par-dessus tout.

*Je suis là, derrière vous.  
Vous ne me voyez pas, vous ne m'entendez pas.  
Vous ne soupçonnez même pas ma présence.  
Mais je vous observe, comme on observe des poissons  
rouges dans leur bocal.  
J'ai à ma disposition toutes sortes de ruses. J'ai de  
quoi vous faire tourner en rond durant des heures,  
des jours, des semaines. Tous autant que vous êtes.  
La partie va être longue.  
Tant mieux.*



## Grégoire Coblençe, 2

Cette nuit, j'ai rêvé de Florence. Voilà presque deux semaines que ce n'était pas arrivé. Dans mon cas, ce répit est presque inespéré. Les fêtes de Noël approchent et le vieux mélange d'idées noires et d'angoisses remonte à la surface. C'est un 28 décembre que ma femme est partie, à quelques jours du réveillon qu'on devait passer en Bretagne. Cela fera deux ans après-demain.

Je crois savoir ce qui a réveillé mes souvenirs : la visite chez Manig Terzian. Je n'en reviens toujours pas d'être entré chez cette claveciniste, d'avoir vu la pièce où elle répétait, de l'avoir entendue jouer pour nous. Je ne sais même pas comment Gian a pu obtenir qu'une interprète de ce niveau nous reçoive aussi vite. Je pense à Romain, chez qui, s'il avait encore été de ce monde, je serais allé avec la partition, à ses mains trop grandes qui auraient fait des merveilles sur les petites touches d'ivoire...

Depuis toujours, je suis fasciné par les musiciens. J'ai beau savoir que leur technique, leur

virtuosité sont le fruit d'heures de pratique et de milliers d'exercices enchaînés, pour moi, ce sont des magiciens, des prestidigitateurs. Je regarde leurs doigts courir à une vitesse surnaturelle sur le clavier et, chaque fois, j'ai l'impression d'assister à un miracle.

C'est cette fascination qui m'a poussé à acheter l'atelier contigu à celui de Gian. J'ai dû m'endetter lourdement, mais l'idée de croiser des solistes, de travailler dans des salles d'opéra exerçait sur moi une séduction irrésistible. Je n'ai pas eu la chance d'apprendre à jouer d'un instrument quand j'étais enfant ; mes parents avaient préféré m'inscrire au basket. Mais je ne crois pas que j'y aurais excellé, de toute façon. En revanche, j'ai toujours aimé écouter, passionnément. C'est d'ailleurs ce qui nous avait rapprochés, Flo et moi, malgré nos différences : notre amour de la musique.

La façon dont Manig Terzian a joué cette sonate était incroyable. Je regardais ses mains, déformées, avec leurs veines saillantes et leurs taches brunes. La claveciniste, que je n'avais jusqu'alors vue qu'en photo, doit avoir plus de soixante-dix ans. Malgré son âge, je l'ai trouvée très belle. Elle n'avait jamais vu cette partition et pourtant elle a déchiffré la sonate à la volée comme si elle en connaissait les moindres nuances. Elle s'est excusée, ensuite, pour les fausses notes. Je ne les avais même pas entendues. Trop d'émotions ont défilé en trois minutes, l'éblouissement, la joie, la tristesse,

la nostalgie. Je n'arrêtais pas de penser à ma femme, aux soirées durant lesquelles, devant un verre de vin, nous écoutions les disques de Manig Terzian, sans rien faire d'autre que nous plonger dans ce sortilège-là.

Mon regard ne pouvait se détacher de ses mains noueuses. Je me demandais comment, en déclenchant simplement le pincement d'une série de cordes, on peut faire résonner autant de beauté. Une question que je m'étais souvent posée quand j'avais eu le privilège de voir Romain derrière son instrument.

Une fois la sonate terminée, Manig Terzian a poussé un soupir. Elle s'est arrêtée un instant, a reposé ses mains sur le clavier : j'ai compris qu'elle allait recommencer. À la fin de la deuxième exécution, j'avais envie de pleurer. Chaque seconde semblait en contenir dix ; j'aurais voulu que le temps se suspende sous ses doigts.

C'est à contrecœur que la claveciniste s'est arrêtée, comme si elle était sous le choc de sa découverte.

Elle a paru stupéfaite quand j'ai prononcé le nom de Scarlatti. C'est normal. Je n'ai pas la tête d'un mélomane. Je n'ai même pas la tête d'un menuisier, à ce qu'on me dit. Mais ce compositeur et son répertoire, dont je suis tombé amoureux la première fois que je l'ai entendu, ont fait partie intégrante de notre existence, avec Flo. Du moins jusqu'à la mort de son frère.

Ensuite, c'est le silence qui est entré dans nos vies.

C'est peut-être à partir de là que ma femme et moi avons commencé à sombrer, même s'il est toujours difficile, après coup, de situer le point de départ d'une catastrophe.

Je reviens au présent. Ce matin, je suis dans mon atelier, et un programme chargé m'attend, comme me le rappellent le tableau de commandes et le calendrier punaisés au mur. L'urgence, c'est de finir la restauration de l'étui à violoncelle de Marin Le Guern. Avant de poser le velours neuf, j'ai poncé les parties verdâtres du fond, que j'ai soigneusement nettoyées. La fixation de l'étoffe m'a pris plusieurs heures, mais je suis assez satisfait du résultat. L'essentiel restait à faire : dégraisser l'extérieur, remplacer les pièces de marqueterie et de nacre ternie sur le couvercle, passer deux couches de vernis. C'était un magnifique objet, façonné par un ébéniste de talent, et j'ai mis tout mon cœur à lui redonner son éclat.

J'avais laissé la partition de côté. Nous étions convenus avec Gian qu'il la rendrait directement à Marin Le Guern, en lui expliquant dans quelles circonstances je l'avais trouvée. Mais j'avais quand même eu envie de savoir, avant. Je pense que mon associé n'a cédé à mon insistance que pour me faire plaisir. Qu'il n'était pas chaud pour que j'aie montré ces feuillets à quelqu'un d'autre. Le monde des musiciens est un village et notre visite à Manig Terzian risque de nous retomber sur le nez, si jamais quelqu'un l'apprend. En conséquence, Gian a confisqué le

document dès notre retour. De toute façon, il est d'une humeur de dogue, en ce moment.

Je l'ai regretté. J'aurais bien voulu avoir le temps d'en faire une copie. Mais je n'ai pas osé. Si j'avais été plus débrouillard, j'aurais couru chez le photocopieur du coin. Mais Flo m'avait souvent expliqué à quel point les flashes et les éclairages artificiels des machines font mauvais ménage avec les vieilles archives. Juste avant de partir chez Manig Terzian, saisi d'un remords prémonitoire, j'avais bien tenté de prendre la partition en photo. Mais, après le premier cliché, la batterie de l'appareil qui servait à mes chantiers avait déclaré forfait dans un sifflement. Trop tard pour le rebrancher ou tenter ma chance avec mon téléphone ; j'entendais déjà mon associé verrouiller sa porte.

Maintenant, je n'ose plus réclamer la partition à Gian. Et je ne me vois pas aller fouiller dans ses affaires en son absence. De toute façon, il aura mis le cahier au coffre. Et il a sûrement raison quand il dit qu'on ferait mieux de rendre le document et de ne pas s'en mêler.

Mon associé n'a pas toujours eu cette sagesse, par le passé. Mais on dirait qu'il a tiré les leçons de ses erreurs. Tant mieux.

Quoi qu'il en soit, qu'il en connaisse ou pas l'existence, Marin Le Guern est le seul propriétaire de la partition. Le musicien, c'est lui. Et il saura mieux que nous quoi faire de cette rareté.



## Giancarlo Albizon, 2

J'ai mis quelques instants à reconnaître le bourdonnement, à travers la porte. Grégoire avait allumé la radio. France Musique, si j'en jugeais aux notes de piano et à la modulation feutrée de la voix de l'animateur. Étonnant. Depuis le départ de Flo, mon ami vivait dans le silence. Ça avait même été l'un des signes les plus évidents de sa dépression. Est-ce que c'est d'être allé chez Manig Terzian, d'avoir entendu cette sonate, qui a créé le déclic ? J'ai bien vu à quel point il était ému, dans le salon de la rue de Grenelle.

Je décide de voir dans son geste un bon présage. Il est temps qu'il remonte la pente, qu'il sorte enfin Florence de sa tête. Ce serait un tel soulagement pour lui.

Pour moi aussi.

Je chasse cette pensée. Je m'apprête à vivre ce matin un des plus beaux moments de l'année, et rien ne doit venir le gâcher. Parce que si chaque instrument est particulier, on n'a pas

tous les jours le privilège de tenir un Cernaudi entre les mains.

Ça fait huit ans que je suis le luthier attitré de Pierre Zamacoïs. Huit ans qu'il vient, chaque 17 décembre, me confier son violon pour sa révision annuelle. La première fois qu'il était entré dans mon atelier, je n'en avais pas cru mes yeux. Pour moi, c'était un dieu vivant, celui des concertos pour violon de Mozart dont l'interprétation avait bercé mon adolescence. Et voilà que, tout à coup, le dieu vivant débarquait rue d'Hauteville comme si de rien n'était et se tenait, en chair et en os, devant moi. J'en bafouillais d'émotion.

Son luthier était en vacances, m'avait-il expliqué, et il était venu m'apporter un archet pour réparation. Le violoniste avait bavardé, fureté, et fini par me demander tout de go s'il pouvait rester là quelques heures. L'archet n'était qu'un prétexte : il voulait me mettre à l'épreuve. J'avais accepté, malgré la gêne que m'inspirait sa présence. Qui aurait eu l'idée de dire non à Pierre Zamacoïs ?

La relation d'un interprète à son instrument est si fusionnelle, si physique, que je comprends la terreur des solistes quand ils doivent le déposer entre des mains étrangères. Pour certains d'entre eux, s'en séparer est presque aussi douloureux que de confier leur enfant. Quand on possède un Cernaudi, le simple fait de le quitter des yeux pendant vingt-quatre heures doit être une torture.

J'ai su, bien plus tard, que c'était mon maître,

Samuel Behr, qui avait envoyé Zamacoïs vers moi. Behr a été un des plus grands luthiers de France, peut-être le plus grand, mais la maladie de Parkinson l'a rattrapé. Dans notre métier, elle ne pardonne pas. Mais mon maître n'a jamais été du genre à se plaindre. Il a fait la seule chose qu'il pouvait encore faire : organiser sa succession.

Ce matin-là, Pierre est arrivé vers dix heures. Nous avons bavardé quelques minutes, durant lesquelles il a pris des nouvelles de mon projet. Il sait que j'ai entrepris, il y a déjà longtemps, un chantier qui me tient à cœur. Je l'informe de son avancée, il me donne son avis. Ensuite, nous avons ouvert l'étui du violon et son propriétaire m'a détaillé les bobos de l'instrument avant de me laisser travailler.

Retrouver le Cernaudi a été une joie physique. L'instrument était patiné par le temps et l'usage, et ses éclisses moirées accrochaient doucement la lumière. J'ai nettoyé, resserré, ôté quelques aspérités de la touche, vérifié la tension des cordes, les chevilles, l'inclinaison du chevalet, que j'avais changé l'année précédente. La table et le fond ne manifestaient aucun signe de décollement. L'homme qui avait fabriqué ce violon était plus qu'un luthier : c'était un artiste, dont la compréhension de la physique de l'instrument avait dépassé celle que possédait l'ensemble de ses contemporains.

Lorsque j'ai quitté l'établi, Pierre était parti depuis un moment et j'avais mal au dos à force

d'être resté courbé sur le Cernaudi. Mais mes heures de labeur avaient valu la peine. Quand j'ai fait glisser l'archet sur les cordes, le son était pur et net. Sous les doigts de Zamacoïs, demain, il serait céleste.

La sonnerie du téléphone m'a arraché à ma rêverie. C'était Budzynski. Entendre sa voix a fait retomber net mon euphorie. Le Polonais s'impatiente. Il me dit que si je ne rassemble pas la somme manquante d'ici la fin du mois, il va m'arriver des bricoles.

Aussitôt, une sueur froide imprègne mon dos. Avec des gens comme Budzynski, les menaces sont rarement des paroles en l'air. Et je n'ai aucun moyen de me refaire. La chance m'a quitté. D'où pourrais-je sortir l'argent qu'il me réclame ? Je lui dois tellement que même me montrer au cercle est périlleux.

Je repense à la partition trouvée par Grégoire. Elle est là, sur le coin de mon établi. Le Guern doit venir récupérer son instrument en début de semaine prochaine. J'en profiterai pour la lui rendre. Je me rappelle le regard de Manig Terzian, son geste de regret au moment de nous tendre le fascicule cartonné. Est-ce que je me suis trompé sur sa valeur ? Cette sonate, dont je ne donnais pas cher à première vue, est-elle vraiment l'œuvre d'un musicien célèbre ?

Grégoire m'a bassiné avec ça durant tout le chemin du retour. Il m'a parlé des copies perdues, des pièces disséminées. Les spécialistes de Scarlatti, me dit-il, sont certains que le corpus est

# Hélène Gestern

555

« J'ai bu du champagne, moi qui ne bois jamais, dansé avec Alice – je devais avoir l'air ridicule –, repris du champagne, discuté quelques instants avec une pianiste libanaise que j'admirais depuis des années. J'avais le sentiment étrange que tout cela arrivait à un autre que moi. »

En réparant un étui à violoncelle, Grégoire découvre une partition ancienne. Elle pourrait être la légendaire 556<sup>e</sup> sonate du compositeur Domenico Scarlatti. À peine déchiffré, l'incalculable document disparaît. Débute alors une course folle qui précipite quatre autres personnages, aussi complexes que passionnés, à la poursuite de la mystérieuse partition : un luthier criblé de dettes de jeu, une claveciniste mondialement réputée dont la carrière est menacée, un universitaire aussi antipathique que savant et un riche collectionneur désœuvré. Tous verront leur existence à jamais bouleversée par cette quête éperdue.

« Une traque palpitante et une intrigue impossible à lâcher. »

Bernard Lehut, RTL

**Grand Prix RTL-Lire 2022**

**Prix RELAY des voyageurs lecteurs 2022**



555

**Hélène Gestern**

Cette édition électronique du livre

555 d'Hélène Gestern

a été réalisée le 27 décembre 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073036940 - Numéro d'édition : 613670).

Code produit : U59768 - ISBN : 9782073036971.

Numéro d'édition : 613674.